

Monsieur l'ambassadeur, Mesdames, Messieurs,

Ces regards que nous sommes invités à porter sur une ville, ne seraient-ils pas aussi, pour beaucoup, ceux qu'elle porte, elle, sur nous, habitants, visiteurs amoureux ou simples curieux de passage, l'espace de quelques instants ? Une ville, et quelle ville ! Cité plusieurs fois millénaires, capitale des lettres, des arts mais surtout de la toute première école de Droit de l'histoire de l'humanité, que l'on doit aux légendaires Ulpian et Papinien. Cité aussi plusieurs fois détruite et toujours rebâtie, à l'image de ce phénix, oiseau renaissant sans cesse de ses cendres, auquel, dit-on, notre pays doit son premier nom de Phénicie. Que l'on me permette ici un bref clin d'œil à la littérature : le phénix, nous apprend le dictionnaire, serait « une personne exceptionnelle, unique en son genre ». Dans le cas présent, on est prié d'appliquer cette définition à Beyrouth, témoin de par ses vestiges de diverses civilisations ayant jalonné son histoire.

Toujours est-il qu'à compter de ce jour et deux semaines durant, un aréopage constitué d'artistes, écrivains, historiens, cinéastes, architectes, sociologues, urbanistes mais aussi décideurs s'en viennent à la découverte ou encore, pour nombre d'entre eux, à la redécouverte de notre capitale dont Achrafieh à travers ses rues et ses bâtiments qui sont le reflet fidèle et combien vivant de ceux qui y ont élu domicile. L'époque choisie, 1920 – 1940, constitue une tranche de vie qui appartient à l'histoire quand, dans l'entre-deux guerres, il faisait bon vivre à l'ombre des jasmins et des hibiscus. Continuent de témoigner de cette gaieté, de cette insouciance, de cette nonchalance certaines maisons qui ont résisté à l'usure du temps, aux combats des années soixante dix à quatre vingt dix, ou encore à la pioche des démolisseurs ; plus durs ont été les dégâts causés par l'absence de respect des lois d'urbanisme et les constructions sauvages durant les années de guerre dans les faubourgs de Beyrouth et d'autres cités dus en partie aux déplacements de population durant la guerre, et qui ont marqué ces régions de cicatrices douloureuses et indélébiles.

Mais, il en est des villes comme du tissu humain qui se renouvelle périodiquement pour éviter la dégénérescence. Il est évident que le Beyrouth des deux décennies faisant l'objet de l'événement qui nous concerne n'est pas celui qui existait un siècle auparavant, pas plus qu'il ne pouvait préfigurer le Beyrouth dans lequel nous vivons présentement. Tout comme la vie humaine, celle de la cité est un perpétuel changement, pour le meilleur moins souvent pour le pire. En près d'un siècle, un nouveau cœur bat dans ce grand corps irrigué par un sang neuf. La Laodicea n'est plus, remplacée par ce que vous voyez désormais autour de vous. Il reste quand même, immuable dans son éternité, l'âme d'un pays, d'une nation, d'un peuple, les nôtres, sa résistance culturelle et son amour de liberté. Cela, aucune force au monde ne peut le changer. La communauté internationale doit au contraire continuer à œuvrer pour préserver l'intégrité de cette âme, des dangers de pollution, de tremblements de terre importés, et ses répliques intérieures, protéger la force du message au monde, de Beyrouth et du Liban, nation-message.

Merci à la France de nous aider à porter ce témoignage et à le préserver. Merci à vous tous qui êtes venus nous prêter pour cela votre talent en faisant revivre par le texte et par l'image ce qui fut, hier Berytus, aujourd'hui Beyrouth, une fenêtre grande ouverte sur le monde, caressée ou fouettée par des vents lointains selon les saisons. Et cela bien avant que soit inventé le mot de mondialisation.